

Jules Michelet et le Valais

Le célèbre historien Jules Michelet a traversé deux fois le Simplon ; une première fois en 1830, une seconde fois en 1871. Nous ne voulons pas entrer dans le détail de sa vie.

Rappelons simplement qu'il est né à Paris le 21 août 1798, et qu'il est mort à Hyères le 9 février 1874. A moins de trente ans, il professait à l'Ecole Normale et occupait les chaires de philosophie et d'histoire. Il ne tarda pas à renoncer à la chaire de philosophie pour se consacrer, vers 1830, exclusivement à l'histoire ancienne. On sait qu'il donna, en 1831, la première partie de son *Histoire Romaine*, qui lui valut la grande célébrité. Michelet prenait d'emblée l'une des premières places parmi les écrivains les plus remarquables du siècle passé.

I

C'est pour la mise au point de son *Histoire Romaine*, et aussi pour raison de santé, une santé sérieusement compromise par un surmenage intellectuel excessif, que Michelet entreprit son premier voyage en Italie, voyage dont le retour s'effectua par le Simplon et la vallée du Rhône. Il avait besoin d'une détente. Le « repos absolu » prescrit par ses médecins, Récamier et Amussat, devint un voyage qui dura 49 jours, et lui fut salutaire, malgré les fatigues physiques, les jours et les nuits de diligence. Ce fut du reste moins en savant, en archéologue, qu'en poète qu'il parcourut la péninsule dont il allait faire revivre le passé illustre. A Florence comme au Simplon, il se grisa surtout de beaux spectacles.

Le voyage débuta en mars 1830. Michelet, qui avait quitté Paris pour Lyon, gagna Genève, dans l'intention de prendre, malgré la saison, la diligence du Simplon. A Genève, il rend visite à Edouard Diodati, professeur de théologie, et assiste à une leçon donnée à l'Université par Pellegrino Rossi, le futur conseiller de Pie IX qui périra assassiné. Ses amis genevois lui déconseillent la route du Valais, la traversée du col offrant des difficultés. L'historien changea alors d'itinéraire, et cela lui était d'autant plus facile qu'un courrier partait justement de Genève pour Turin, par la route moins scabreuse du Mont-Cenis. Il envoie un billet à sa famille, à Paris :

...Ne m'écrivez point à Milan, y dit-il, mes bons et chers amis. Tout le monde, à Genève, m'a détourné d'y aller directement par le Simplon, quoique la route soit praticable (le bateau à vapeur ne va pas l'hiver sur le lac), et il faudrait trois nuits de diligence. J'ignorais qu'il y eût un courrier d'ici à Turin par le Mont-Cenis et Chambéry, ce qui est pour moi un immense avantage...

Il faut sans doute mettre sur le compte du prestige qu'exerçait alors la route du Simplon, l'intention de Michelet de franchir nos Alpes à une saison si peu favorable. Mme Michelet (Athanaïs Mialaret, sa seconde femme) nous assure que le choix du Mont-Cenis fut déterminé par des raisons psychologiques, parce que c'était « la route suivie par les migrations humaines et par nos armées françaises ». Nous avons vu qu'il n'en était rien. L'illustre historien semble même avoir regretté la route napoléonienne, car il écrira plus tard à ce propos :

J'aurais pu... choisir le passage le plus rapide, prendre la route du Simplon, qui est la porte triomphale de l'Italie.

Bref, il se rattrapera au retour.

Michelet quitta donc Genève dans la diligence de Turin et traversa le Mont-Cenis le 23 mars 1830 au soir. Il entra à Turin le 24 au matin. Nous le trouvons ensuite à Gênes, Pise, puis à Florence le 1^{er} avril, où il se rend chez Jean-Pierre Vieusseux, Genevois d'origine et Italien de naissance, qui tenait un cabinet de lecture et avait fondé un journal. Ce Suisse par son père s'était acquis une certaine célébrité, et son salon recevait Leopardi, Manzoni, ainsi que de nombreux Français de marque, entre autres Stendhal et J.-J. Ampère. Il a sa tombe au cimetière de San Miniato sur Florence. Michelet est à Sienne le 3 avril, le 5 à Rome où il reste dix jours, puis il traverse toute l'Ombrie, Narni, Spolète, Foligno, le col du Furlo, atteint Fossombrone le 17 au matin, puis longe l'Adriatique et entre dans la Romagne. Le dimanche 18 avril à quatre heures du matin, il arrive à Bologne, en repart le 20, visite Modène et Parme, et gagne Milan le 21 avril à six heures du soir. Il y resta quatre jours. Le 25 avril, à six heures du matin, l'historien prenait la diligence du Simplon. Vers midi, il longeait déjà les rives délicieuses du lac Majeur, et, devant ce paysage unique, encadré par les nobles contours des montagnes voisines, et la splendeur du Mont-Rose, il conclut « que c'est un lieu de prédilection pour le voluptueux ».

Il n'est pas sûr qu'il ait pu jouir pleinement de ce paysage, car le temps n'était pas au beau. Au départ de Milan, il faisait sombre et froid. A Sesto-Calende, le Tessin, grossi par des pluies, menaçait de déborder. La diligence put tout juste passer. Un banquier français faisait route avec Michelet. La lourde voiture arrivait à Domodossola le 26 avril, à

trois heures du matin, avec un certain retard dû à la crue du Tessin. La route du Simplon, encore enneigée par endroits, ne permettait pas le passage d'un véhicule de cette dimension. Une voiture plus légère était mise à la disposition des touristes pour la traversée du col. Michelet et son compagnon ne s'arrêtèrent que le temps de relayer et franchirent le col dans la journée du 26 avril 1830.

Ce premier contact avec la haute montagne laissa en Michelet des impressions profondes dont l'écho se retrouve en maints endroits de son livre *La Montagne*, comme nous le verrons plus loin. Il est très frappé par le contraste de cette nature tourmentée et sauvage, si différente des paysages auxquels il était habitué. Les cimes deviennent menaçantes, les torrents dangereux ; la route du Simplon, célébrée à cette époque comme l'une des œuvres les plus hardies du génie humain, le frappe aussi vivement. Durant la montée et la traversée du col, son imagination fiévreuse était en travail.

Au cours de ce voyage, Michelet consignait, dans un minuscule carnet de poche, de son écriture serrée et presque illisible, les détails qui l'avaient frappé. Ce carnet « tout jauni par l'âge et jadis doré sur tranche » se trouve actuellement au musée Carnavalet, avec d'autres manuscrits relatifs au voyage de 1830. Ces précieux documents ont été exhumés récemment par une érudite, Mme Théodora Scharten.

Prises sur le vif, les notes relatives à la traversée du Simplon nous intéressent vivement, et nous renseignent aussi sur l'état d'âme de l'écrivain et le travail de sa pensée. Les voici dans leur concision et le heurt des idées, avec, parfois, des éclairs d'une imagination qui fut la plus brillante de son temps.

Arrivés à Domodossola à 3 heures du matin — petite voiture transversale pour passer le Simplon — Nous y entrons à 5 heures — torrent tourmenté, passionné — roulant de longues écumes comme la chevelure blanche d'une pauvre vieille victime qui serait entraînée dans les eaux, et qui apparaîtrait de temps en temps — Quelquefois un calme subit et des eaux profondes, quelquefois des dérisions amères, par exemple, en caillou, des oreilles gigantesques — Sur le torrent, immense scène, avec des îles inabordables de verdure sauvage, comme j'en aurais voulu à vingt ans, pour faire mon lit avec ma colombe — toute une poésie de S. Jérôme et de pénitence, ou bien de Byron, si l'on y voit le règne du mal — De temps en temps, le rocher descend par étages, comme les aiguilles de la cathédrale de Milan — cascade de mousseline, singulièrement gracieuse — lutte des deux principes, arbres en feuilles nouvelles — déjà saisies par la gelée — fleurs pâles — galeries tournantes — ponts sur l'abîme — Bonaparte est grand comme les Alpes — En montant au-dessus du village de Simplon, nature nue et plus hostile — neige rare — neige fréquente — montagne blanche avec des griffes noires au pied — l'hospice — les nouvelles galeries (de neige bleue) sous le glacier, l'avalanche passe dessus, inscription sépulcrale — *nous restâmes ici ensevelis 40 jours* — précipice de six mille pieds — Brieg au bas.

Ces notes sont précises dans leur concision lapidaire. On reconnaît le torrent de Frassinodi, dans les gorges de Gondo, aux rochers couronnés par endroits de forêts, la grande galerie au sortir de ce hameau, celle de Kaltwasser non loin de l'hospice, où figurait une inscription attestée également par d'autres voyageurs. Bien entendu, on ne peut la prendre à la lettre, et il faut entendre par là qu'une caravane qui franchissait le col, surprise par le mauvais temps, a été bloquée dans l'un ou l'autre des refuges situés des deux côtés de la galerie. Celui qui se trouvait au point culminant de la route, non loin de l'hôtel actuel, n'existe plus de nos jours. Il a été emporté dans la nuit du 3 mars 1903 par une avalanche qui fit trois victimes.

Ces brèves notations du carnet de route, l'écrivain les a utilisées plus tard, dans la relation plus détaillée qu'il a donnée de cette traversée du Valais. Certaines expressions sont reprises textuellement. Ce journal de voyages du célèbre historien a été publiée pour la première fois en 1891, par les soins de Mme Michelet, dans l'ouvrage intitulé : *Rome*. Il nous intéresse par de belles lignes consacrées à notre canton et nous les donnons ici :

A Domodossola, après une nuit agitée de mille pensées, je prends, à l'aube, la petite voiture transversale qui fait la montée du Simplon. Elle s'engage, au jour, dans le défilé, au bruit des eaux qui découlent du mont. La fonte des neiges ayant commencé sur le versant méridional, les cascades, de tous côtés, se précipitent.

Nous côtoyons un torrent tourmenté, passionné, roulant de longues vagues écumanantes qui imitent, à s'y méprendre, la blanche chevelure d'une pauvre vieille victime qu'il entraînerait, furieux, dans sa chute. Longtemps, elle se montre, et se dérobe, pour apparaître encore, et protester contre la Némésis farouche qui l'a précipitée dans le gouffre...

Parfois, un calme subit, des eaux profondes. Parfois des dérisions amères, par exemple, en durs cailloux, des oreillers gigantesques... Parfois, au milieu des plus terribles remous, une île inabordable de verdure sauvage. Toute une poésie à la Saint-Jérôme et de pénitence pour les uns ; à la Byron pour les autres, ceux qui ne voient dans la nature que le règne du mal. On y pourrait croire en voyant les hêtres aventureux qui déjà avaient pris des feuilles, tout roussis par la gelée.

Tout en montant au pas rythmé des chevaux, dans une claire musique de grelots, l'historien observe le sourire des fleurs, la couleur des rochers et leurs gigantesques entassements dans les gorges de Gondo ; il s'intéresse aussi aux travaux d'art de la route. Il poursuit :

Mais voici, dans un coin bien ensoleillé d'une galerie tournante, un petit essaim de fleurs précoces qui me saluent, au passage, d'un pâle sourire. Il y a donc de la vie encore ?...

Ce qui saisit, ce sont ces bancs entiers de marbre qui descendent des cimes par étages. On croit voir, mais renversée, la cathédrale de Milan. Partout, sur

les abîmes, des ponts hardiment jetés par la main de l'homme... Ici, Bonaparte est grand comme les Alpes.

Nous ne connaissons pas de « bancs entiers de marbre » dans les défilés de Gondo, dont les rochers n'offrent à l'admiration du touriste que leurs immenses parois schisteuses. Par contre, au long de la route, sur le versant italien, on exploitait des carrières de granit. Chateaubriand, deux ans auparavant, avait remarqué l'une de ces carrières et des colonnes déjà ébauchées, qui prirent le chemin de Rome, pour orner la basilique de St-Paul-hors-les-murs. Par contre, dans la Vallée d'Ossola, et en particulier de Candoglia¹, on trouvait d'importantes carrières de marbre qui ont fourni des matériaux pour le dôme de Milan et la Chartrreuse de Pavie. L'historien continue :

Nous montons toujours et toujours ; nous dépassons le dernier village. Maintenant, c'en est bien fait de la vie. Partout s'étend le morne linceul des neiges ; elles couvrent tout sur les sommets. Aux pentes abruptes, vous voyez sortir des griffes noires, inquiétantes. On dirait celles d'un monstre caché dessous et qui dort. Mais s'il n'était qu'assoupi ? S'il allait s'éveiller et secouer sa formidable crinière de frimas ?...

Je lis au passage cette inscription funèbre : *Ici, nous restâmes ensevelis quarante jours*. Le monstre avait bougé.

L'homme s'est montré plus humain que la nature. Il a construit un hospice et des galeries sous le glacier même, c'est-à-dire, à l'abri de la chute des avalanches. Elles tombent, mais au-delà.

Nous assistons maintenant à la descente du col, et avons le plaisir de glaner quelques renseignements précis.

Enfin, écrit-il, nous voici sur le col du Simplon. Au plus bas d'un entonnoir de six mille pieds de profondeur, j'entrevois Brieg blottie, comme un nid d'oiseau, sous la verdure. Nous déroulons², et la vie renaît, consolante, après les horreurs du désert. Le contraste est pourtant dur. Vous tombez, à l'improviste, au pays des barbares.

¹ La première pierre du dôme de Milan fut posée le 15 mars 1386. En jetant les fondements du splendide édifice, le duc Jean Galéas Visconti, en plus d'une somme d'argent considérable, fit don des carrières de marbre blanc de Candoglia, situées sur la route du Simplon, non loin du lac Majeur. Les voyageurs d'autrefois visitaient volontiers ces carrières qui ont fourni le marbre tant pour la construction que pour les réparations ultérieures de la cathédrale. Beaucoup de dessinateurs les ont croquées au passage. Le marbre de Candoglia est d'un grain très fin, et, avec les années, il se patine admirablement, revêtant cette couleur un peu jaunâtre fort agréable à l'œil.

² Terme de l'ancien roulage, signifiant que la diligence, en pleine pente, roule au grand trot de ses chevaux. *Enrayer*, proprement retenir les roues en barrant les rais ou rayons, ou en se servant d'un sabot. Synonyme de freiner. Les endroits où il fallait enrayer étaient marqués par un signal.

Tranquillisons-nous d'emblée. L'illustre écrivain n'aura que des paroles de sympathie pour les Valaisans, et ce qui le choque c'est simplement notre architecture villageoise, ou plutôt la présence de quelques maisons aux couleurs par trop vives, par trop violemment bariolées, et qui évoquent dans son imagination des souvenirs barbaresques.

Partout, écrit-il, des maisons bariolées en rouge, en vert, en jaune, et dans les tons les plus heurtés et les plus criards. Malgré la chaleur déjà forte dans cette gorge étroite, on sent pourtant le Nord. Les toits pointus, véritables chasse-neige, ont remplacé les toits plats italiens. Partout les églises, pour préserver leurs clochers, les coiffent, uniformément, d'un capuchon de zinc. Ils reluisent de tous côtés au soleil, font miroir, et miroir aveuglant.

Au milieu de cette barbarie, je vois un signe de civilisation qui me touche. Ici, l'autorité est l'amie du citoyen. Ordre est donné d'enrayer à tous les passages difficiles, sous la figure sculptée d'une roue. L'étranger qui passe reçoit aussi un salut amical d'intelligence du paysan suisse, moins prévenant toutefois que celui du Savoyard.

Et l'auteur poursuit :

Le pauvre et peu industriel Valais est resté catholique. Le pays de Vaud, tout vignicole (sic), est protestant.

Sur la route du Simplon, vous pourriez apprendre trois langues : l'italien, l'allemand, le français. Jusqu'à Sion, c'est l'allemand qui prédomine. Après, vous êtes déjà en France. Martigny marque le point de réunion des routes qui mènent le voyageur à son gré, au pays du soleil, ou bien sur les sommets glacés des Alpes, ou encore, dans la pauvre et poétique Savoie.

Michelet s'arrêta à Martigny et il vit les traces de la débâcle du glacier de Giétroz le 16 juin 1818 ; on lui montra le niveau atteint par les eaux le long des murs des maisons. Et il rapporte une anecdote peu connue, à ce propos, sur lord Byron.

Voici la suite de son récit :

... A Martigny on me montre le niveau très élevé auquel les eaux ont monté dans la dernière inondation. Mon courrier de Plaisance à Milan, qui avait été témoin de la catastrophe, me disait : — Lord Byron y était aussi, Monsieur, et il riait comme un fol, au milieu de la terreur universelle.

L'anecdote est douteuse. Lord Byron n'était pas en Valais en 1818 et n'a pu être témoin de la catastrophe. Il a traversé, il est vrai, notre canton, mais c'était en octobre de l'année 1816, se rendant à Milan par le Simplon, avec son ami Hobhouse. Il avait passé l'été, avec Shelley, à Genève, et fait du yachting sur le lac. En 1818, il était à Venise quand ses amis genevois le prièrent de revenir dans leur ville. Lorsqu'il reçut la missive, on était en hiver et le Simplon était impraticable. Nous ne croyons pas que Byron ait revu le Valais depuis 1816 ; en tout cas, dès cette date, il ne revit plus l'Angleterre. Il passa les années qui suivirent

à Venise, Ravenne, Pise, pour mourir à Missolonghi en 1824. On peut donc a priori considérer l'anecdote comme une invention de courriers en mal d'étonner leurs voyageurs.

Michelet ajoute, à propos de la débâcle du Giétroz :

Hélas ! on trouva, à la sortie du lac de Genève, des enfants morts, encore dans leurs berceaux.

Il poursuit :

St-Maurice, blottie sous son rocher, ouvre la porte du Valais. C'est aujourd'hui fête dans la petite ville catholique. Une procession de belles jeunes montagnardes passe sous les fenêtres de notre hôtel. Mon banquier perd ses airs sévères, il s'humanise.

On me permettra une petite digression ici. Les Valaisannes ont eu le don d'impressionner certains voyageurs français. Et même très vivement, comme il advint à Rousseau, qui appréciait au surplus notre vin. Une critique peu connue de la *Nouvelle Héloïse*, insérée dans les *Lettres sur la Suisse* de l'abbé de la Borde parues en 1781, est une charge de beaucoup d'esprit contre le grand homme. Elle se termine par cette conclusion : « Rousseau aimera le vin [du Valais] et il en boira ; et quand il en aura bu avec excès, il regardera la gorge des Valaisannes avec concupiscences... ». Michelet et son compatriote, de la fenêtre de l'hôtel de l'*Union*, à St-Maurice, se bornèrent à trouver aimables des jeunes filles qui l'étaient réellement. L'illustre historien quitta notre canton sur cet agréable intermède. Et voici, pour finir ce trop bref voyage, une belle page inspirée :

Pendant que nous cheminions de la charmante Vevey à la pittoresque Lausanne, assise en reine sur sa montagne, au-dessus du Léman, la journée s'avance et le soleil décline... La pâleur des neiges éternelles tout à coup s'anime, rougit, s'embrase...

Les Alpes sont l'autel des nations, et cet autel semble avoir voulu monter jusqu'aux étoiles. La scène, en un instant, a pris un caractère de majesté religieuse indicible... Trop court moment... Voilà que déjà c'est la nuit... Quelques rayons d'un rose pâissant errent encore sur les sommets et les éclairent ; mais c'en est fait de la vision divine. La faible lueur s'éteint à son tour... Ainsi de la mort.

Tel fut le premier voyage de Michelet à travers le Valais. Le temps des diligences avait son charme, sans doute, et Alfred de Vigny a pu chanter en toute sincérité le plaisir des voyages lents d'autrefois. Mais ceux-ci devaient être terriblement inconfortables, du moins quand ils comportaient de très longs parcours. Le voyage de Michelet dura exactement 49 jours. Sur ces 49 jours, il en passa 1 à Lyon, 1 à Genève,

4 à Turin, 3 à Gênes, 1 à Pise, 3 à Florence, 10 à Rome, 2 à Bologne, 4 à Milan, en tout 27 jours en visite dans les villes, et 22 jours inconfortablement cahoté par une diligence. De Milan à Paris, il fit le voyage en trois étapes. Il partit de Milan le 25 avril au matin et arriva à Lausanne le 27 avril à seize heures. Il en repartit le 28 à quatre heures du matin et atteignit Dijon le 29 dans la nuit. Il en repartait le soir du 30 avril, et gagna Paris le 2 mai. Sept jours de voyage, où il ne coucha vraisemblablement que deux nuits dans un lit, à Lausanne et à Dijon. Après de pareilles équipées, il fallait du courage aux voyageurs d'autrefois pour s'intéresser aux curiosités des villes parcourues. Quant aux dépenses de ce voyage, elles furent de 800 francs pour les voitures, 307 francs pour les frais d'hôtels, et 400 francs en imprévus et faux-frais. Il dut se munir en particulier de 4 passeports tous fortement tarifés, rien qu'en Italie, soit un pour le Piémont, un pour la Toscane, un pour les Etats-pontificaux et un pour la Lombardie. De Milan à Lausanne, Michelet dépensa 75 francs, tout compris.

Parti le 26 avril au matin de Domodossola, Michelet se restaura sans doute à l'auberge de la *Poste* de Simplon-Village où il dut arriver entre 11 h. et midi. En 1830, la diligence mettait environ 14 heures pour couvrir la distance de Domodossola à Brigue. Les communications devinrent dans la suite plus rapides, et, quelques années avant l'ouverture du Simplon, ce trajet se faisait en 10 heures. Le soir du 26 il était à Brigue, d'où il repartait par la diligence de Sion. Il traversa ainsi le Valais de nuit, pour arriver à Martigny au matin du 27 et s'arrêter un moment à St-Maurice. La poste aux chevaux relayait à Brigue, à l'auberge de la *Croix*, ou à celle du *Pigeon*, les seules signalées en 1830. Le second relai était Tourtemagne, à l'*Hôtel de la Poste* ; puis Sierre, où n'existait qu'une auberge : le *Soleil d'or*, tenu par un M. Beeger. Il comprenait deux bâtiments, l'un au bord de la route du Simplon, à peu près neuf, l'autre une dépendance datant du début du siècle. Cette auberge était recommandée ; l'aubergiste fournissait également des chevaux de selle et de bât pour ceux qui désiraient se faire transporter à Loèche-les-Bains, ainsi que des chaises à porteurs, à l'usage des personnes âgées ou impotentes. Un porteur coûtait de 1 fr. à 1 fr. 50 par lieue.

Le relai de Sion était à l'*Hôtel du Lion d'or* ou de la *Poste*, tenu par Etienne Muston ; là descendaient les voyageurs de marque. Cette ancienne auberge sédunoise a abrité bien des têtes couronnées. A Martigny, la diligence relayait à la *Grand-Maison*, dont la réputation était de bon aloi et qui était connue de tous les voyageurs. Avant Michelet, Chateaubriand, Goethe, Byron y étaient descendus. A St-Maurice, c'est du

haut de la fenêtre de l'auberge de l'*Union* que Michelet vit se dérouler la procession qui l'avait intéressé.

II

Les premières impressions sont toujours les plus vives. Le voyage de 1830 fut pour Michelet une véritable initiation. Au Simplon, pour la première fois de sa vie, il prenait contact avec la haute montagne. Quelques-unes de ses impressions se retrouvent dans l'ouvrage *La Montagne*, paru en 1868, bien que, dans la suite, il ait visité également les Pyrénées, le Gothard, l'Engadine, le Tyrol. Il est facile de retrouver les traces d'une inspiration valaisanne dans certains passages de *La Montagne*, malgré l'absence de toute indication de temps et de lieu. Ainsi, se ressouvenant de la montée du Simplon, il écrira :

Nulla part on ne sent plus les libertés de l'âme. J'en eus le sens très vif, lorsque jeune, ignorant, je suivis pour la première fois ces routes sacrées, lorsqu'après une longue nuit passée dans les basses vallées, trempé du morfondant brucillard, je vis, deux heures avant l'aurore, les Alpes déjà roses dans le bleu du matin.

Ceci correspond très exactement aux circonstances de son passage du Simplon. Et il fait suivre ce ressouvenir de ces lignes prestigieuses :

Je ne connaissais guère l'histoire de ces contrées, ni celle de la liberté suisse... Je n'en sentis pas moins ce que j'ai mieux connu depuis : *c'est l'autel commun de l'Europe*. Ces vierges de lumière qui nous donnent le jour quand le ciel même est sombre encore dans son azur d'acier, elles ne réjouissent pas seulement les yeux fatigués d'insomnie ; elles avivent le cœur, lui parlent d'espérance, de foi dans la justice, le retrempent de force virile et de jeune résolution.

Il n'est certainement pas vain d'affirmer que les gorges de Gondo initièrent Michelet à une beauté inconnue et furent pour lui le péristyle d'un temple dans lequel il n'avait point pénétré jusqu'alors. Sans doute, la route du Cenis, il l'avait parcourue quelques jours avant la route du Simplon. Mais le Cenis n'est qu'une grande voie du commerce et du voyageur ; cette route n'est pas comparable à ce que Michelet appelle la « magie du Simplon », magie trop rapidement évanouie, à son gré, dans le rapide galop des chevaux. Avec le Simplon, l'illustre écrivain entre pour la première fois au cœur de la montagne dans toute sa sublimité ; il y gagnera cette nostalgie de l'Alpe qui devait le ramener dévotement, dans la suite, vers les autels du Mont-Blanc, du St-Gothard et de l'Engadine.

Michelet, on le sait, s'occupait aussi d'histoire naturelle, et il s'est

intéressé à la théorie des glaciers. Cette théorie venait de trouver sa vraie solution après tant de recherches. Dans *La Montagne*, Michelet associe notre ingénieur Venetz aux savants qui contribuèrent à cette découverte. Et il raconte qu'un autre théoricien de marque, Charpentier, directeur des Salines de Bex, coucha en allant au Grand-St-Bernard, en 1815, chez un chasseur de chamois qui lui dit, parlant des blocs erratiques : « Ces blocs sont trop gros ; jamais l'eau n'eût pu les porter. Toute la vallée du Rhône, jusqu'à une grande hauteur, fut occupée par un glacier. »

Bien que le nom ne soit pas donné, ce chasseur de chamois n'est autre que Jean-Pierre Perraudin, de Bagnes, qui contribua à la découverte de la vraie théorie du mouvement des glaciers et même fut le premier à la formuler nettement. On sait que les savants, jusque vers 1830, attribuaient généralement à l'eau le transport des blocs erratiques. De Saussure, qui a tant de mérite par ailleurs, devant l'énormité de certains blocs qu'aucun fleuve n'aurait pu déplacer, fait même intervenir les eaux du Déluge : « Ils auront été lancés par les courants diluviens », écrit-il.

Ce Jean-Pierre Perraudin, guide et chasseur de chamois, habitait Lourtier. Plus exactement, il était originaire du village des Morgnes, dans la région. En 1818, il conduisit vers Charmontane et Chanrion le doyen Bridel, venu pour explorer les ravages causés par la débâcle. La rencontre de Charpentier et de Perraudin rapportée par Michelet eut bien lieu en 1815. Le savant directeur des Mines de Bex s'était rendu vers le glacier d'Otemma. En revenant, il passa une nuit dans la demeure de Perraudin, à Lourtier, et, le lendemain, il se rendit au Grand-St-Bernard par l'alpe de Mille. Charpentier raconte que c'est de la bouche de Perraudin qu'il entendit émettre pour la première fois l'opinion — opinion qui fut du reste jugée extravagante — que ce sont les glaciers qui transportent les débris erratiques, et qu'autrefois, un vaste glacier descendait jusqu'à Martigny et s'étendait même plus loin. Cette idée était tout simplement géniale. Environ vingt ans se passèrent encore avant que le monde savant arrivât aux mêmes conclusions. Aussi, Perraudin, auquel hommage fut rendu dans la suite, n'en était pas plus fier pour autant, moins peut-être que de sa carabine qu'il montra au doyen Bridel, et avec laquelle il avait abattu 157 chamois !

Le mérite de Perraudin doit être rappelé ici, avec les noms de Charpentier, Agassiz, Desor, dont les recherches persévérantes sur la marche des glaciers aboutirent à des résultats indiscutés, et consacrèrent les vues de notre compatriote.

Nous devons encore à Michelet, dans un chapitre de considération générale sur les montagnes, une autre allusion à la débâcle du Giétroz. La voici :

Ce glacier que vous croyez là-haut, sur ce mont, inerte et fixe, il se meut pourtant, il marche, il descend dans la vallée, poussé par une force lente mais invincible : la loi de gravitation. Malheur à la vallée, si cette loi qui le mène en bas, brusquement était rompue, violée. Un jour, une montagne de glace se détacha ainsi d'un seul coup et tomba dans le Valais. Bientôt, à la chaleur brûlante de ce long et étroit corridor, elle fondit et forma un lac. Des ingénieurs habiles, doucement, minèrent sur un point la digue qui le retenait, et la moitié de ce lac improvisé s'écoula, sans dommage pour la vallée. Mais un matin, l'autre moitié qui restait, rompant en une fois ses entraves, s'écroula tout entière avec un horrible fracas, emportant tout au lac de Genève, tout, jusqu'au berceau des petits enfants.

Les hauts cols de nos Alpes ont également frappé Michelet. Il évoquera à leur propos le passage des proscrits, fuyant devant l'intolérance ou le fanatisme. De son temps, des réfugiés italiens avaient gagné la Suisse. Songeait-il aussi à la fuite de Calvin par le col de Fenêtre ? On ne peut préciser, et lui-même ne cite aucun lieu. Les lignes suivantes, à propos du Grimsel, ne rappellent que des échanges commerciaux :

Le Valaisan, par le Grimsel, passe ses vins contre les laitages d'Hasli. On le voit, au Cervin, en novembre, non sans danger, traverser le glacier avec ses bestiaux, ses mulets, quand les abîmes et les crevasses se couvrent de neige assez dure, donnant au pied un appui craquant.

Le passage du St-Théodule pouvait être encore assez fréquenté au temps de Michelet, et les descripteurs du Valais le renseignaient à ce sujet. Il est exact aussi que nous exportions du vin par le Grimsel. Quant aux laitages du Hasli que nous aurions importés, il s'agit essentiellement de fromages qui ne faisaient que transiter chez nous et passaient du Hasli en Italie par le Gries. Il y avait à Obergesteln un important dépôt de cette marchandise.

L'écrivain consacra aussi quelques lignes au Rhône. Il dira de notre fleuve, après avoir parlé du St-Gothard « patriarche des montagnes » qui verse de grands fleuves aux quatre mers :

Non moins intéressant le Rhône, quoique plus capricieux. D'abord trouble, véhément, il a l'âme du Valais, les emportements savoyards. Il semble sur le chemin, quand il voit l'austère Lausanne, avant d'approcher de Genève, de se faire sage et se convertir. Il prend ce bleu singulier, ce dur azur que, jusqu'ici, on n'a pas pu expliquer, et qu'il ne garde pas longtemps. Torrent d'abord, fleuve à Genève, repris par les eaux de Savoie, il se refait encore torrent. Telle est sa versatilité. Né jaune et quelque temps bleu, le voilà devenu gris. Il a grand besoin que la Saône, son aimable et pesante épouse (qui en dot apporte le Doubs) le moralise, l'harmonise.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir recueilli absolument tous les textes de Michelet relatifs au Valais. Il est vraisemblable aussi que durant son séjour à Bex en 1867, il ait visité à nouveau la région de St-Maurice. Ce grand admirateur des montagnes devait subir la fascination des Dents du Midi, non point comme alpiniste, mais bien comme théoricien de l'Alpe. Initiation, dont l'attrait souverain se traduit uniquement sur le plan intellectuel. Michelet n'a nullement pressenti le développement prodigieux de l'alpinisme. Ni même l'essence de l'alpinisme. Les grands Anglais qui ont conquis nos plus hautes cimes par les voies les plus scabreuses, Mummery, Thyndall, Young, Kennedy, après Wymper, allaient vers les Alpes pour le plaisir sans mélange de l'ascension, et parce que, dit Mummery, « il y a dans le danger une puissance éducative et purifiante que l'on ne trouve à aucune autre école ». Un tel sentiment est inconnu de Michelet. Bien plus, il n'aime pas les prouesses merveilleuses des premiers pionniers de l'Alpe, et c'est pour cette raison que la tragédie du Cervin de 1865, dont il parle, le laisse totalement indifférent. Michelet n'admettait pas que l'on pût profaner par des ascensions les « vierges de lumière », tout comme Ruskin s'indignait de voir les grimpeurs transformer « les cathédrales de la terre en mâts de cognac ». Deux écoles, mais celle de Michelet et de Ruskin n'a pas survécu et nous n'allons pas le regretter.

Voici encore quelques impressions recueillies au hasard dans ses œuvres. Michelet lui aussi constate que le Valais, c'est comme un avant-goût de l'Italie. Alors que la Savoie est plutôt froide en dépit du soleil, ce même soleil dore nos coteaux et s'attarde, dit-il, « aux replis brûlants qui sont déjà une Italie ».

Il est non moins frappé que d'autres voyageurs, par la cluse de St-Maurice, décrite pour la première fois en français en 1552 par un de ses compatriotes, Paradin, dans sa *Chronique de Savoie* : « ... grand est le coup de théâtre, écrit-il, quand de la porte du Valais, de ce défilé serré qui s'étrangle à St-Maurice, la plaine s'élargit tout à coup, et vous met au bord du miroir (le lac) immense et plein de soleil ».

A l'encontre des romantiques, Michelet considère les Alpes moins comme inspiratrices de poésie, que comme symboles de vie. Mais la vie, en définitive, n'est qu'une longue lutte couronnée par la mort. Ce thème, nous l'avons vu paraître déjà lors de la montée du Simplon. Il se retrouve dans ces lignes sur le St-Bernard :

Lorsque, au Grand St-Bernard, cet antique et rude passage que l'oiseau n'ose jamais prendre, on trouvait sur tel point jusqu'à 40 pieds de neige, lorsqu'on voyait (naguère encore) la morgue et son exposition permanente des morts con-

servés par les glaces, on sentait bien le tragique du lieu... Dans le Simplon, la montée italienne si désolée, dit assez le péril par ses précautions excessives. Huit galeries voûtées, six abris, vingt refuges, rassurent, mais avertissent que la mort est sur votre tête. De moment en moment, frappe aux voûtes retentissantes, d'écho en écho roule le lourd tonnerre de l'avalanche... Je laisse au haut du Saint-Bernard, dans sa solitude éternelle, le bon et vaillant Desaix, qu'on a relégué là pour sa victoire de Marengo.

III

Quarante ans après la traversée du Simplon de 1830, dont les impressions furent vives, comme on vient de le voir, le grand historien devait repasser par ces mêmes lieux. On sait qu'au début de la guerre franco-prussienne, Michelet se fixa à Montreux, d'où il suivit avec douleur les péripéties de la lutte. Sa santé étant franchement mauvaise, il songea à s'abriter à Florence, et gagna cette ville au début de l'hiver de 1870. Le Simplon était alors difficilement praticable et il prit la route du Mont-Cenis. Il s'installa à Florence les derniers jours d'octobre, au n° 8 de la via Barbano. Rome venait d'être prise et l'unité italienne réalisée. Son amour passionné pour la jeune Italie, joint aux souvenirs illustres de la péninsule, le consolait un peu des malheurs de sa propre patrie. Il passa aussi quelques mois au pied de Fiesole, auprès d'amis très chers, la famille Amari-Sabatier. La santé de l'illustre malade déclinait. Il eut une attaque, dont il se remit assez, pour pouvoir, aux approches de l'été, revenir en Suisse.

M. et Mme Michelet partirent de Florence le 23 juin 1871, avec François Sabatier qui les accompagna jusqu'à Montreux. Michelet écrit de cette ville, le 27 juin, à Michele Amari, historien et futur sénateur, à Florence :

Nous avons passé le Simplon par une journée des plus agréables. Par un beau temps, ce passage n'est rien.

Michelet avait songé à s'établir à l'*Hôtel des Salines* de Bex. Son ami Edgar Quinet lui avait écrit quelques jours avant le départ :

... Les Alpes vous guériront ; je les crois toutes-puissantes pour les nerfs...

L'*Hôtel des Salines* à Bex, que je n'ai fait qu'entrevoir, me semble fait pour vous. Je le voudrais seulement à une plus grande hauteur dans la montagne. Malheureusement, le temps est encore bien froid. Comment sera le Simplon ? Vous pourriez peut-être attendre dans les environs de Domo-d'Ossola. Ce passage en ce moment me tourmente...

En réalité, le malade supporta fort bien le voyage et même s'en trouva mieux. Il répondit à Quinet par les lignes suivantes :

Cher ami,

Votre lettre m'a trouvé en plein voyage. Je n'ai pu vous répondre plus tôt. Je suis toujours malade, très faible et j'ai peine à écrire. Le Simplon, dont vous parlez, m'a fait grâce. J'étais un peu inquiet dans cette année si variable, si inconstante, d'une électricité terrible en Italie, comme je l'ai éprouvé à Pise, Florence et à Bologne au retour. Toujours des orages, et dans les intervalles de brusques variations de température qui causent des orages dans les santés humaines.

Quelques jours de beau temps nous ont émancipé de cette belle prison d'Italie, qui, pour un *malade*, n'en est pas moins une prison, par les difficultés du retour. Me voici enfin plus près, cher ami, et de la France, et de vous... Je suis déjà mieux...

C'est tout ce que nous avons de Michelet sur cette seconde traversée du Simplon. L'illustre malade passa l'été de 1871 à Glion. Les débuts de l'automne le font descendre à Vevey, qu'il quitte à l'approche des grands froids pour chercher un abri plus chaud à Hyères. Non sans avoir encore une fois admiré la Dent du Midi « haussant, écrit-il, son sublime et noir granit », et s'être laissé enivrer, ajoute-t-il encore ailleurs, par « cette nature si grande, si indulgente, qui se révèle volontiers à ceux qui l'aiment beaucoup. »

Sierre, mai 1941.

Lucien LATHION

SOURCES

- Mme MICHELET : *Mémoire d'un enfant.*
Jules MICHELET : *Ma Jeunesse.*
» » : *Sur les chemins de l'Europe.*
» » : *Rome.*
» » : *La Montagne.*
G. MONOD : *La vie et la pensée de Michelet.*
Jean GUEHENO : *Etude sur Michelet.*
Daniel HALEVY : *Jules Michelet.*
Théodora SCHARTEN : *Les voyages et les séjours de Michelet en Italie.*
Ed. QUINET : *Lettres d'exil.*